

DEUXIEME PARTIE
PENDANT LES GUERRES ET
RÉVOLUTIONS RUSSES

CHAPITRE PREMIER

Avant la grande guerre (1912-1914)

Les guerres balkaniques de 1912 inaugurèrent pour l'Orient une nouvelle phase. Elles préludèrent aux grandes luttes mondiales qui, depuis 1914, déchirent l'Europe.

La première période modifia d'abord très peu les relations ecclésiastiques de la Russie avec ses alliés. Les anglicans, dès le mois d'août 1914, redoublèrent de prévenances, qui semblèrent inefficaces durant trois ans. Les hauts dignitaires de l'Eglise russe se montrèrent même moins empressés, plus distants qu'auparavant.

Par contre, la révolution changea brusquement et profondément la situation du haut clergé et son attitude.

En même temps, la victoire de l'Entente assura le crédit anglais à Constantinople. Il s'était affirmé déjà parmi les Serbes, et, plus récemment, parmi les Hellènes du royaume. Dès lors, les plus hardis projets sembleraient les plus sages. Les Anglais, souvent lents sur les autres terrains, au gré de notre fougue française, se montrèrent remarquablement actifs et entreprenants dans ce domaine politico-religieux.

L'intérêt ne fut pas le motif unique de cet empressement. Parmi les protagonistes de ce mouvement d'union, se trouvent des chrétiens au zèle pieux et convaincu. Il sera facile de le montrer plus loin. Eux-mêmes doivent regretter certains voisinages de personnes et d'idées.

Reprenons un peu en arrière. Comparons les quelques années qui précèdent immédiatement la guerre et la situation actuelle : la différence est considérable.

En 1906, par l'initiative fervente du Rév. H. J. Fynes-Clinton, s'était constituée à Londres une société intitulée *Anglican and Eastern Orthodox Churches Union*, Union des Eglises anglicanes et orthodoxes orientales. Elle groupa vite des membres anglais, américains, russes, grecs et assyriens. Un des présidents fut un archevêque de Vilna et Lituanie, Mgr Agathange ; quatre autres évêques de Russie s'inscrivirent. Pour intensifier l'action, des filiales furent créées en Amérique et en Russie.

Cependant, cette participation du clergé à une société étrangère déplaisait au Saint-Synode. Il agréa, par contre, le projet que des personnalités très considérables lui présentèrent : la constitution d'une société purement russe, dont le bureau se tiendrait en liaison avec la société-mère en Angleterre. Cette approbation coïncida avec le voyage de quatre prélats anglais en Russie : les Bishops W.-H. Williams de Bangor, G.-R. Eden de Wakefield, avec leurs collègues aujourd'hui décédés d'Exeter et d'Ossory.

La première réunion de cette société russe eut lieu, en février 1912, dans la résidence officielle du procureur général du Saint-Synode. Ce lieu de rendez-vous était significatif. M. Sabler continuait la politique de son prédécesseur et maître, M. Pobédonostsev. Significatif aussi le choix du président, Mgr Euloge, alors évêque et bientôt archevêque de Khelm. Il se distinguait par une hostilité ardente contre l'Eglise catholique. Son siège, centre naguère d'un florissant diocèse en communion avec Rome, avait été privé de pasteur pendant trente ans par la bureaucratie russe. Puis, de par elle encore, il avait été installé, pour mener une campagne antiochraine. Il la menait avec ténacité. Ses persécutions s'acharnaient surtout contre les catholiques de rite oriental. Elle lui valaient haut crédit près de M. Sabler.

Dès la première réunion de la société russe, le bureau annonça que des conférences d'histoire ecclésiastique seraient demandées à des clergymen.

Le premier invité fut le Rév. F. W. Puller, membre de la Société anglicane de Saint-Jean, un des *Cowley Fathers*, alors supérieur de

la maison Saint-Edouard à Westminster. Il gagna la Russie par Berlin et Varsovie (avril 1912) et s'arrêta une dizaine de jours à Moscou (2/15 mai 1912). M. Fynes-Clinton l'accompagnait. La première conférence fut lue à Pétrograd le jour de la fête russe de l'Ascension ; les trois autres pendant la semaine qui suivit. Un interprète traduisait phrase par phrase.

Cette fois encore, les réunions se tinrent chez le procureur général du Saint-Synode, dans sa résidence officielle : ce choix leur donnait donc une importance considérable. Les auditeurs, deux cents, trois cents et plus, représentaient une élite, vraiment dirigeante alors.

Le Rév. Puller résuma, en ces quatre leçons, l'histoire de l'Eglise d'Angleterre, depuis le *vi*^e siècle jusqu'à nos jours. Son effort principal porta sur la « continuité légale et spirituelle de l'Eglise d'Angleterre avant et depuis sa réforme ».

L'acte le plus important de ce séjour de Puller à Saint-Petersbourg, ce fut la discussion courtoise et très amicale qu'il soumit à l'Académie ecclésiastique sur la procession du Saint-Esprit. En présence des deux évêques russes de Khelm et de Iakoutsk, il exposa le sens du dogme catholique.

S'appuyant sur le second concile de Nicée (787), il rappela d'abord que la formule *Per Filium*, procession du Saint-Esprit par le Fils, avait reçu l'approbation œcuménique d'un concile reconnu par l'Orient. D'autre part, l'Occident ne professa jamais que l'Esprit-Saint procède d'un Fils qui ne devrait pas au Père sa propre fécondité : dans la Trinité, le Père seul est principe sans principe. La formule *Filioque* équivaut donc au *Per Filium* de l'Orient. Puller, pour le prouver, renvoyait « aux lumineuses *Etudes de théologie positive sur la sainte Trinité*, du P. de Régnon » ; il citait les chapitres III et IV de son *Etude XXII*, au tome IV, « et maints autres passages de cette œuvre magistrale ». Cet appel à un théologien de la Compagnie de Jésus dans cette controverse entre Docteurs anglicans et Docteurs orthodoxes vaut d'être relevé ; d'autant plus que cet exposé, simple rappel des définitions du concile de Florence, satisfait pleinement les « orthodoxes ». Il permit le passage au second grief des Orientaux, l'insertion de ce *Filioque* dans le symbole : Puller la légítima par une argumentation simple, accessible à ses auditeurs.

Enlodge, l'évêque antiromain de Khelm, fut si charmé, qu'il autorisa cette déclaration publique : « Bien que Russes et Anglais diffèrent dans l'expression de leurs formules, la Conférence, après avoir entendu leurs explications, conclut que les deux Eglises enseignent substantiellement la même doctrine relativement à la procession éternelle du Saint-Esprit ». Or Puller s'inspirait, en tout, de la doctrine catholique et de nos théologiens. Cette conférence entre anglicans et orthodoxes sert donc le dessein providentiel du retour de tous à l'unité catholique.

Les quatre leçons de Puller, publiées d'abord par *The English Church Review* (août-octobre 1912), puis en volume anglais, parurent dans le *Tserkovny Vestnik* (Messager ecclésiastique) au début de 1914.

Un peu auparavant, l'*Union des Eglises anglicanes et orthodoxes orientales* avait fusionné avec une autre société plus ancienne, mais moins considérable, l'*Association de l'Eglise orientale (Eastern Church Association)* : ainsi naquit l'*Association anglicane et orientale (The Anglican and Eastern Association)*.

Cette société nouvelle, très puissante, était patronnée par les hommes d'Etat d'Angleterre et de Russie. Elle élit pour premier président le docteur Collins, Bishop de Gibraltar, dont les pages précédentes ont rappelé l'attitude conciliante. A sa mort, le docteur Blyth, Bishop à Jérusalem, le remplaça (1914-1914), puis le docteur Winnington-Ingram, Bishop de Londres. Elle comptait, au début de 1920, près de trois mille membres, parmi lesquels dix évêques orthodoxes et trente-six anglicans auxquels il faudrait joindre les associés de la filiale américaine. Très habilement, la présidence anglaise était laissée à un simple Bishop : de la sorte, la présidence générale de l'Association revenait au président de la section russe, à l'archevêque de Yaroslav et Rostov. Or, c'est de ce siège que Mgr Tykhou sera promu bientôt à celui de Moscou : comme métropolitain d'abord, puis, de par le concile panrusse de 1917, comme patriarche, comme premier patriarche, dont l'élection après deux cent trente ans, symboliserait ou restaurerait la pleine indépendance de l'Eglise russe, subordonnée, depuis Pierre le Grand, au pouvoir séculier.

Six autres évêques russes entrèrent également dans l'association anglicane et orientale.

En outre, le métropolitain d'Athènes, celui de Belgrade et celui de Chypre apportaient l'adhésion des Eglises hellénique, serbe et chypriote, dont ils sont les premiers pasteurs. Retenons déjà leurs noms. Nous les retrouverons, comme auxiliaires principaux de l'action anglicane : à côté de celui d'Athènes, Mgr Théoclytos, moins heureux, les deux autres sont devenus patriarches, l'un de Yougoslavie, Mgr Dimitri de Belgrade, l'autre de Constantinople, Mgr Meletios, alors métropolitain de Chypre.

Les trois patriarches de « l'Orthodoxie » européenne sont donc sortis de cette association. Et deux de leurs patriarcats en 1912, n'existaient plus depuis plusieurs siècles.

L'âme de tout ce mouvement et de l'Association est, depuis l'origine, le Rév. Fynes-Clinton, organisateur et secrétaire général. Son principal appui est un des vice-présidents, collaborateur et ami de Birkbeck, l'actif et dévoué M. Athelstan Riley. L'autre vice-présidence est gérée par M. J. Gennadius, ministre de Grèce. Enfin, un autre personnage important de l'association est le docteur Sparrow Simpson, publiciste distingué et conciliant, spécialiste des questions ecclésiastiques. Quand, en 1920, une revue fut fondée par le groupe, *The Christian East*, c'est M. Simpson qui en assumait la direction.

mandaient la parole, leur requête ne pourrait être écartée sans un nouveau prétexte.

Les prévenances envers l'Eglise serbe amoiraient les relations avec les autres Eglises orthodoxes. Le 28 juin 1918, le clergé serbe célébrait une grand'messe solennelle dans le temple Saint-Mary-le-Bow (Cheapside) : le docteur Bury, Bishop de l'Europe septentrionale et centrale, y fit le préche, devant le lord maire et son conseil. Même cérémonie à Birmingham. En décembre 1919, le P. Nicolas Vélmirovitch Isait, à King's College, devant le vice-chancelier et les membres de l'Université de Londres, une adresse sur « la Renaissance spirituelle de l'Europe ».

M. Fynes-Clinton, prévoyant et infatigable dans sa sollicitude pour les Orientaux, créait une œuvre spéciale pour subventionner les étudiants serbes qui viendraient faire leur théologie en Angleterre. Il obtint qu'une décision officielle de l'évêque serbe confiat « aux prêtres anglicans » la formation théologique des Serbes qui aspirent au sacerdoce : en mars 1920, ils se trouvaient, au nombre de treize, à l'Université d'Oxford. Leur archevêque, le métropolitain de Belgrade, futur patriarche, Mgr Dimitri, vint naturellement les visiter ; puis l'évêque de Monastir.

Du monde grec, l'archevêque de Trébizonde et surtout celui de Chypre dont nous reparlerons, se rendirent aussi à Londres avec des missions politico-religieuses. De Karlovci, naguère siège primate des Serbes de Hongrie, l'évêque auxiliaire apportait l'hommage de la Yougo-Slavie du Nord ; par lui fut célébrée, pour la première fois, une grand'messe pontificale dans un temple anglican : à Saint-Augustin, puis chez les Cowley Fathers d'Oxford. A chaque visiteur — et il en vint de Roumanie, de Russie, de Grèce, d'Arménie — M. Fynes-Clinton ménage une entrevue avec le Bishop de Londres, avec le primat de Cantorbéry, avec le docteur Bury, Bishop de l'Europe septentrionale et centrale. Son zèle infatigable les introduit dans tous les grands centres religieux de l'Angleterre. Ainsi se prépare cette manifestation d'universalité, de catholicité non romaine, que beaucoup d'anglicans rêvent d'opposer triomphalement à l'Eglise catholique.

CHAPITRE II

Pendant la participation russe à la grande guerre

En dehors de la Russie, la guerre multiplia les relations entre fidèles ou prélats d'Angleterre et d'Orient. Le Bishop de Londres fut officiellement reçu à Salonique et Athènes. Celui qui devrait siéger à Jérusalem, acquit, grâce aux victoires alliées, un prestige nouveau devant les Orientaux. Les Anglicans obtinrent parfois de célébrer leurs offices dans des églises orthodoxes : en Russie même, à Libau, par exemple, ou à Cronstadt, pour les soldats des corps expéditionnaires, mais surtout en Serbie.

Les relations anglo-serbes, en effet, arrivèrent vite, au point de vue religieux, à une intimité voisine de l'unité. Six cents enfants ou jeunes gens de Serbie, fuyant devant l'invasion, vinrent faire leur éducation en Angleterre : la cathédrale Saint-Paul de Londres s'ouvrit à leurs offices religieux que le primat de Cantorbéry voulut parfois présider. L'intercommunion régulière s'établit entre ces réfugiés et quelques pasteurs anglicans à qui les évêques serbes en délèguèrent officiellement le soin. Un chapelain serbe, le moine Nicolas Vélmirovitch reçut l'autorisation de prêcher dans plusieurs diocèses anglicans. Il parla dans les cathédrales de Londres, Manchester, Birmingham, Southwark, Oxford, Péterborough, Edinbourg, Winchester, Aberdeen et autres : ce prédicateur, qui n'appartenait pas à l'Eglise officielle, exhortait les auditeurs anglicans. Et ceux-ci sollicitaient, obtenaient, acclamaient sa promotion à l'épiscopat.

« Des non-conformistes n'abuseront-ils pas de ce précédent, pour demander d'être entendus, eux aussi ? » La question fut posée. Mais la parité, répondit-on, n'est pas à craindre, puisque la succession apostolique, certaine parmi les Orientaux, manquerait à ces solliciteurs. Il semble, du moins, que si des prédicateurs catholiques de-

L'attention orientale se fixait alors, avec sympathie le plus souvent, sur la préparation américaine d'une Conférence mondiale entre chrétiens. Le projet, né parmi les « épiscopaux protestants » des Etats-Unis, date d'octobre 1910. Le comité organisateur voulait aboutir à une entente religieuse sur la foi et sur la discipline (*Faith and Order*). Ses démarches auprès du Saint-Siège lui valurent des réponses, à la fois courtoises et réservées. Le secrétaire général, M. Robert H. Gardiner, cherchait des relations avec beaucoup de catholiques. Nous avons personnellement reçu de lui, avant la guerre, quelques lettres intéressantes. Mgr Batifol, dans un article remarqué, résumait naguère l'aspect que prenait cette initiative américaine devant les catholiques d'Europe.

Avant la guerre, diverses sectes protestantes s'y étaient associées. Presque toutes étaient de langue anglaise, et la plupart américaines. Elles acceptaient d'étudier et de promouvoir un accord : presbytériens, congrégationalistes, disciples du Christ, réformés de diverses dénominations, méthodistes, moraves d'Amérique ou d'Angleterre, baptistes à sous-titres variés, luthériens des Etats-Unis, wesleyens. Les vieux-catholiques avec leurs quatre évêques étaient seuls à représenter les Ordres valides : ils suivaient leurs affinités protestantes.

Mais, pendant la guerre, la hiérarchie russe, plus distante devant les Anglicans alliés, parut moins inaccessible au projet américain. Du moins sa censure ecclésiastique permit de le louer publiquement. Quelques évêques s'y intéressèrent. Notamment Mgr Platon, archevêque des Russes Orthodoxes d'Amérique. Au début de 1914, il avait accepté de transmettre au Saint-Synode tous les documents que le comité lui remettrait. Mgr Antoine surtout, alors archevêque de Kharkov, et depuis métropolitain de Volhynie, publiait un article bienveillant dans la Revue *Foi et Raison* (Viéra i Razoum), puis une brochure intitulée : *Ma correspondance avec l'Eglise épiscopale d'Amérique*. Il avait eu soin de laisser tomber le premier mot du titre officiel de cette Eglise : *Protestant episcopal Church*.

L'organe officiel de l'Académie Impériale-Ecclésiastique de Pétrograd, le *Tserkovny Vestnik*, souvent hardi pour l'époque, recommandait le projet en deux articles du 28 avril et du 30 juillet 1915. Les professeurs Gloubokovsky et Serge Troitzky s'y montraient favorables.

Encouragé, le secrétaire M. Robert H. Gardiner adressait, en 1916, un article français à la revue allemande des vieux-catholiques, *l'Internationale kirchliche Zeitschrift* (1). Sous le titre : « L'union des Eglises et l'initiative américaine de la *World Conference* », il exposait ses plans — à l'usage de lecteurs anticatholiques. Certaines de ses formules visaient nettement à flatter leurs antipathies.

« L'union des Eglises, telle qu'elle a été conçue par les organisateurs de la future *World Conference*, disait-il, ne consiste pas dans une accablante et monotone uniformité. Elle ne doit pas être l'asservissement de tout le monde chrétien, clergé et laïques, à une seule hiérarchie ou à un seul membre de celle-ci. Elle ne signifie pas l'absorption complète de toutes les Eglises et confessions chrétiennes au profit exclusif d'une seule Eglise particulière... Elle n'implique pas la soumission aveugle de toutes les communautés chrétiennes sous un pouvoir centraliste (2) ».

Très bien, pourrait-on dire. Car l'Eglise catholique rejetée, elle aussi, « une accablante et monotone uniformité », elle si variée comme le corps humain en son unité vivante. Elle condamne « l'asservissement de tout le monde chrétien », elle si soucieuse de sauvegarder l'essence et les droits de la liberté humaine, sa dignité. Elle n'admet ni « absorption complète », ni « profit exclusif ». Mais la vraie pensée des catholiques et de leur Eglise échappe étrangement aux séparés. Ils pensent la reproduire, quand ils la défigurent et la déforment. Les lecteurs de M. Gardiner appliquaient certainement sa page 62 à l'Eglise catholique.

L'auteur devait le prévoir. Et probablement le souhaitait-il, lui plus modéré en d'autres textes, puisque, quelques pages plus loin (p. 75), il reprochait précisément aux desseins de Léon XIII de tendre à « la soumission » des dissidents.

Cette méprise s'explique. Saul, avant de devenir saint Paul, s'égarait de même, et plus lourdement : il croyait servir Dieu. M. Gardiner et son groupe collaborent à des vues providentielles, quand ils rêvent chez tant de sectes morcelées la nostalgie de l'unité, l'amour de l'universalisme.

(1) T. VI, p. 56-78.

(2) *Ib.*, p. 62.

Ils ont raison, par ailleurs, quand ils écartent les demi-mesures, où s'arrêteraient volontiers bien des orthodoxes et bon nombre d'anglicans : « Une *confédération* des Eglises ne touche pas à la racine du mal » (p. 66). Leurs espérances enfin sont bénies de Dieu, quand, après avoir exhorté à toutes les vertus, ils concluent : « L'union mystique de toutes les âmes en Dieu nous prépare à l'union visible de tous les chrétiens sur la terre dans l'unique corps mystique du Christ » (p. 68).

La révolution prévint et empêcha le succès de ces démarches américaines en Russie. Cependant l'archevêque Euloge s'emploie encore, parmi les émigrés, à promouvoir une entente russo-américaine ; M. Gardiner, qui réunit à Genève, du 12 au 20 août 1920, un *congrès de la World Conference*, se réjouit de ce rapprochement. Mgr Platon, archevêque d'Odessa, encourage les mêmes espoirs. Tout cela date d'après guerre.

Après la guerre aussi, les revues ecclésiastiques d'Athènes et de Constantinople, le *Messenger Ecclésiastique* et la *Nouvelle Doctrine* (Ἐκκλησιαστικὸν; Κήρυξ, Κατὰ Δόξην) publièrent en 1919 des comptes-rendus très favorables sur les Conférences religieuses anglo-orientales de New-York, de Londres et d'Oxford. Leur attitude reste, depuis lors, généralement bienveillante. Un autre prélat, actif et clairvoyant, Mgr Nicolas Evagheldès, métropolitain grec orthodoxe de Nubie, s'étend longuement sur ces projets de la *World Conference* dans le *Phare ecclésiastique* d'Alexandrie (Ἐκκλησιαστικὸν; Φῶς).

Ces derniers faits, bien postérieurs à la guerre puisqu'ils datent de la période de 1919-1921, devaient être signalés ici, pour que fût mentionné d'un coup tout ce qui se rapporte à la *World Conference*. Cette initiative américaine, si imparfaite soit-elle, prouve qu'une grâce mystérieuse agit sur les âmes droites dans les milieux même spécifiquement protestants, pour les ramener eux aussi au désir de l'unité.

Revenons aux premières années de la grande guerre. C'est vers la Russie surtout que se concentrent alors les efforts anglicans. Constantinople leur est inaccessible. Les Turcs et leurs alliés persuadent aux Grecs du Phanar que la défaite de l'Entente est assurée. L'échec de l'expédition des Dardanelles confirme cette opinion. Par suite, le

patriarcat n'hésite pas à marquer son hostilité. Germanos V prend une telle attitude que son entourage, après l'avoir imité jusqu'en 1918, lui enjoindra de disparaître dès que l'armistice ouvrira la Corne d'Or à la flotte anglo-française.

Nous rapporterons donc, suivant l'ordre chronologique, d'abord les phases principales de la négociation anglo-russe ; puis comment, après l'armistice et l'effondrement total de la Russie, l'attention anglicane se reporta vers le siège patriarcal de Constantinople. A partir de la révolution russe, les projets avancèrent, de part et d'autre, bien plus vite qu'on ne le suppose ordinairement dans les milieux catholiques.

Avant la révolution, les avances anglaises étaient accueillies froidement à Pétersbourg. Birkbeck, qui observait très attentivement les signes des temps, ne pensait pas qu'aucune démarche pût aboutir. Pendant les trois premières années de la guerre, le primat de Cantorbéry n'osa rien tenter d'important. Ses prévenances embarrassées restaient sans réponse. M. Sabler, qui s'était montré naguère si accueillant, ne favorisait plus les avances.

Birkbeck reprit espoir en juillet 1915 : son ami, A. D. Samarine, remplaçait Sabler à la tête du Saint-Synode. Mais, dès octobre, Samarine démissionna, vaincu par le pouvoir croissant de Raspoutine et par son hostilité contre l'Entente.

Le 9 juin 1916, Birkbeck mourut, cachant mal ses sombres pressentiments sur l'avenir de la Russie. Il n'espérait plus cette entente religieuse qu'il avait rêvée. Raspoutine avait fait nommer à Pétersbourg un nouveau métropolitain, Mgr Pitirim, arrivé de Sibérie, pour servir, au moins par le silence, les desseins de son protecteur : et l'évêque russe, le clergé, tous, semblait-il, s'inclinaient devant ce nouveau « Premier membre du Saint-Synode ».

Toute une année encore s'écoula, chargée de nuages toujours plus épais. Puis l'orage éclata. Le 12 mars 1917, la Douma refusait de se dissoudre. Le 15, le tsar signait son abdication.

« Le moment était venu, dit la Revue anglicane *Christian East*, pour la première communication directe entre l'Archbishop de Cantorbéry et l'Eglise russe. » De fait, un mois après l'abdication, le 15 avril 1917, pour la fête de Pâques des orthodoxes, le primat au-

glican envoyait, « au nom de l'Église d'Angleterre, le salut pascal au Saint-Synode : *Christos voskress* ».

Le télégramme, rédigé en termes chaleureux mais imprécis, atténuait ses destinataires. Il fut même reproduit dans la presse russe, probablement par les soins de l'ambassade anglaise. Mais il n'obtint aucune réponse. Le Saint-Synode russe n'accusa même pas réception.

Cette attitude, comparée avec celle qui suivit, permet de mesurer le chemin parcouru.

CHAPITRE III

Le Concile russe de 1917 et la restauration du Patriarcat (1)

Aussitôt après l'abdication du tsar, la réunion d'un concile de toutes les Russies fut décidée. Réclamé depuis quinze ans, promis par Nicolas II durant la guerre russo-japonaise, puis indéfiniment ajourné, il se réunit dès le mois d'oct 1917. A ce grand *Sobor*, ou concile panrusse, prêtres et laïques siégèrent à côté des évêques.

Le primat de Cantorbéry essaya d'entrer en communication. Le 11 septembre 1917, il télégraphiait au nom de l'Église d'Angleterre, afin de donner

...l'assurance d'un profond intérêt fraternel envers les évêques, le clergé et les laïques de l'Église russe... Nous exprimons aussi notre espérance et nous promettons nos confiantes prières, pour qu'il plaise au Dieu Tout-Puissant, par Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ d'accorder à toute l'Église en Russie l'esprit de sagesse et de force en ce temps de crise, de difficultés et d'espérance.

Ce nouveau message resta trois mois sans réponse. Mais celle qui lui fut enfin donnée, dépassa toutes les espérances. Le concile russe avait promptement résolu de rendre à l'Église une situation canonique dont elle était privée, disait-il, depuis les réformes de Pierre le Grand : il rétablissait donc le patriarcat de Moscou, supprimé depuis deux cent trente-cinq ans. Le renversement du régime Kerenski, le triomphe des bolcheviks (octobre 1917) n'arrêta pas les

(1) Sur l'aspect intérieur de la question religieuse en Russie, et notamment sur le Concile et le Patriarcat, nous avons publié plusieurs articles dans les *Études* de 1921 et 1922. Dans un livre, relatif aux relations anglo-orthodoxes, ces questions ne se posent pas directement. Le lecteur, qu'elles intéresseraient, verra bien se reporter aux *Études*, ou à un volume qui paraîtra prochainement sous le titre *La tyrannie soviétique et le malheur russe*.

travaux du *Sobor*. Commencé le 15 août 1917, il poursuivit ses sessions jusqu'au mois de septembre 1918.

En novembre, il élut son patriarche. N'ayant eu d'abord que peu de voix, mais honoré bientôt d'une popularité et d'un prestige mérités, Mgr Tykhon, ancien archevêque de Yaroslav et Rostov, et, depuis quelques mois, métropolitain de Moscou, devenait le premier patriarche de toute la Russie nouvelle. Sa nomination ne pouvait être que très agréée en Angleterre, puisqu'il était président de l'Association anglo-orientale.

L'effet de cette élection apparut aussitôt. Intronisé à la cathédrale de Moscou le 4 décembre 1917, il faisait voter, dès le 14 décembre, la résolution suivante : « Des démarches seront faites pour entrer en relations avec les Eglises épiscopales d'Angleterre et d'Amérique, afin d'amener des relations (1) plus étroites entre ces Eglises et l'Eglise russe ».

Ce texte fut aussitôt télégraphié à Londres. Voté par le concile de toute la Russie, il autorisait les démarches ultérieures les plus hardies.

L'Angleterre les multiplia sur-le-champ. L'initiative de demander le rapprochement n'émanait-elle pas, cette fois, de Russie ? Et de la plus haute autorité qui s'y pût concevoir, celle du concile national présidé par un patriarche ?

Avant de redire le détail des négociations ultérieures, il importe de fixer quelques traits de la physionomie morale du patriarche.

Agé de cinquante-deux ans, fils d'un prêtre du diocèse de Pskov, le nouvel élu possédait, plus qu'aucun autre prélat russe, la connaissance des idées anglo-saxonnes. Sa carrière fut extrêmement rapide.

Dès qu'il eut pris ses grades de théologie à l'Université de Saint-Petersbourg, il fut nommé professeur au séminaire de Kazan, puis inspecteur, recteur, et bientôt évêque de Lublin. Esprit lucide, caractère énergique et résolu, ce jeune prélat d'une trentaine d'années parut vite l'homme tout désigné pour occuper le poste difficile d'évêque russe aux Etats-Unis. Titulaire du siège d'Alaska et des îles Aléoutiennes, il devait résider à San-Francisco.

(1) Le même mot *relations* se trouve deux fois dans le texte.

Son prédécesseur, pour qui le siège avait été créé, Mgr Nicolas, avait visité Londres en 1896 : première visite qu'un évêque russe eût faite en Angleterre. Mais il était devenu suspect à certains conservateurs russes, spécialement pour avoir pris part au chant des vêpres dans la cathédrale anglicane Saint-Paul de Londres. Le jeune Mgr Tykhon devait donc éviter des excès de ce genre ; en même temps, il lui fallait gagner à la Russie des sympathies américaines. Sur les deux points, il donna satisfaction, à ce qu'il paraît ; car, dès 1905, il était promu archevêque sur place, suivant l'usage russe.

La même année, se produisit un incident qui mérita d'être rappelé. La *Revue Catholique des Eglises*, qui le signalait dès le 25 décembre 1903 (1), en publiait les documents sans commentaire.

Par lettre expédiée de sa cathédrale russe Saint-Nicolas, à New-York, et datée du 19 octobre 1905, Mgr Tykhon avisait « le très Rév. Daniel S. Tuttle, Bishop du Missouri et Bishop-président de l'Eglise protestante épiscopale », qu'un clergymen, le Rév. Ingram R. W. Irvine, après trente ans de ministère pastoral, passait du protestantisme épiscopalien à l'Eglise russe. « Nous nous sommes finalement décidé à l'accepter comme membre de la sainte Eglise orthodoxe, écrivait-il, et aussi à l'ordonner pour en faire un de ses prêtres. »

Le Docteur Tuttle s'empressa d'envoyer une protestation cano- nique, très courtoise dans la forme, mais très énergique. Il ajoutait :

Je me crois, de plus, obligé de signaler l'expression employée par Votre Grâce en faisant connaître son intention d'ordonner le Docteur Irvine. A mon sens, c'est un principe catholique que les saints ordres sont indélébiles. Si vous réalisez votre intention, puis-je demander à Votre Grâce la portée implicite d'un pareil acte d'ordination ?

Il me semble que ce sera, pour votre part, une répudiation, publiquement exprimée, de la validité des ordres de notre Eglise, et que cela peut être une cause sérieuse de rompre les relations d'amitié, de bonne entente et d'unité régnant actuellement entre les deux Eglises ?

Ainsi cette question de la validité des ordinations anglicanes se pose partout, en pierre d'achoppement, devant les aspirations angli-

(1) T. II, p. 635 sqq.

canes. Sur ce point, les meilleurs mêmes gardent une obstination, difficile à comprendre : que l'aveu de leur situation les attriste, cela se conçoit. La charité chrétienne compatit à leur peine, elle estime le courage de ceux qui poussent la loyauté pratique jusqu'au bout, mais elle s'explique mal les demi-mesures d'âmes sincères sur d'autres points. Combien d'Anglais ou d'Américains condamnant, en effet, les principes protestants qui souillent la pureté de la foi dans leur Église nationale ? Ils réprouvent les intrusions du pouvoir séculier, ils confessent que beaucoup de leurs prélats furent hérétiques et enseignèrent l'hérésie depuis le temps d'Henri VIII. Or, tout en répudiant ces hérésies, tout en avouant que la vérité dogmatique doit être cherchée, non point dans les trente-neuf articles, mais dans l'enseignement catholique, ces antiprotestants perdent le sang-froid dès que se pose la question de validité de leurs ordres.

Au lieu de remarquer le courage qu'il fallut à Léon XIII pour promulguer une vérité qui lui déchirait l'âme et qui devait apparemment retarder le retour de l'Angleterre à l'unité, ils se laissent aller aux survivances des vieilles fables antipapistes. Et ce reste d'entêtement, en des âmes par ailleurs très chrétiennes, enlève à d'innombrables fidèles la réalité des sacrements. Ritualistes, croyant à la nécessité du pouvoir d'ordre et à la réalité de la présence eucharistique, ils réduisent leurs paroissiens à ne faire que des communions spirituelles ; au lieu d'absolution valide, ils ne peuvent leur donner que des exhortations à la contrition... Pauvres âmes !

Le geste de Mgr Tykhon, ordonnant un ministre anglican qui avait exercé sa charge durant trente ans, signifiait tout cela. La bonne volonté et la charité ne suffisent pas pour que l'on puisse reconnaître la réalité d'un fait inexistant. C'est vraie charité, au contraire, douloureuse, mais sincère et courageuse, de signaler leur erreur à des frères très aimés qui s'empoisonnent.

Rentré d'Amérique après une douzaine d'années, l'archevêque reçut, en 1913, le siège de Yaroslav et Rostov, puis celui de Lituanie, enfin, après l'abdication du tsar, celui de Moscou. Son élection au patriarcat évinça des candidats plus en vue et plus mêlés à des intrigues politiques.

Il apparut vite comme l'homme de la situation. Plus intelligent qu'érudit, ferme avec calme, animé certainement d'une grande foi,

il produisit une impression profonde sur les masses russes. En 1918, il lança l'anathème contre les chefs du bolchevisme. Il s'attendait, et tous avec lui, à être immédiatement arrêté. L'ordre de l'incarcérer fut bien donné en effet, mais il ne put être exécuté. Le patriarche siégeait dans sa cathédrale, revêtu de tous les grands ornements pontificaux ; des troupes de fidèles le gardaient. Il fallut respecter cet oint du Seigneur. Un visiteur français qui l'approcha dans ces jours de crise, le comte de C..., note ainsi son impression : « Il m'a raconté très simplement plusieurs faits qui démontrèrent son courage, sa foi et presque son désir du martyre. » Il semble, en effet, d'après plusieurs témoins russes, que le patriarche voudrait verser son sang pour la réparation des fautes nationales : le patriarcat restauré en Russie reprendrait ainsi, devant Dieu et devant les hommes, sa puissance de salut. Evidemment un évêque de cette trempe peut servir d'instrument aux desseins de la Providence, parmi les conditions extraordinaires où il a pris le pouvoir.

Le vote du concile russe, faisant appel à des relations plus intimes avec l'Angleterre, est du 14 décembre 1917. Trois jours après, la réponse était expédiée de Londres.

A Sa Sainteté Tykhon, patriarche de toute la Russie.

Je désire, au nom de l'Église d'Angleterre, adresser à Votre Sainteté nos salutations respectueuses et fraternelles pour votre élection à l'ancien patriarcat de Russie. C'est vers l'Église chrétienne, unie à travers le monde dans les liens de notre sainte foi, que le genre humain doit regarder aux heures de ténèbres et de confusion, pour obtenir lumière et salut (1). Nous assurons Votre Sainteté de nos prières incessantes pour que la main de Notre-Seigneur vivant puisse reposer sur vous en bénédictions, pour que l'Esprit-Saint guide vos pensées, vos paroles et vos actes, et pour que vous ayez la force d'accomplir, pour la gloire de Dieu et pour le bien de son peuple, vos hauts et sacrés devoirs dans l'Église de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, devoirs auxquels, par la restauration du saint patriarcat, vous avez été appelé solennellement en ces temps de difficultés et d'angoisses.

Randall CARTUAR.

Ce document fut remis au patriarche par le représentant de la Grande-Bretagne à Moscou dans une audience d'apparat. La signa-

(1) Le passage souligné est celui que le patriarche Tykhon reproduira dans son adhésion, en n'y changeant qu'un seul mot.

ture devait amener une petite méprise amusante. Le patriarche répondit à « Bandal Cantzar, Archbishop de Cantorbéry », comme si Cantzar était un nom de famille.

Après les remerciements, le chef de l'Eglise russe ajoutait :

A cette heure où se répand dans le monde l'esprit antichrétien, puissent vos prières s'accomplir ; puissent tous les chrétiens s'unir en un combat énergique pour l'étendard glorieux de notre foi, la sainte Croix de notre Sauveur.

Nous nous réjouissons de savoir que l'Eglise d'Angleterre tient l'Eglise russe tout près de son cœur. Au nom de la sainte Eglise orthodoxe de Russie, nous vous demandons d'agréer notre chaleureuse estime pour votre conviction que nous partageons pleinement, à savoir que *c'est vers l'Eglise chrétienne unie à travers le monde dans les liens de notre sainte foi, que le genre humain doit regarder en ces (1) heures de ténèbres et de confusion, pour obtenir lumière et salut.*

Prions donc pour que le vin des colères divines soit épargné à l'humanité. Puissent ces jours de tribulation être abrégés à cause des élus. Puissent enfin les infortunes générales du temps présent instruire toutes les branches de la chrétienté et les rapprocher l'une de l'autre en esprit d'amour et d'unité.

Cette lettre, rédigée en anglais et tout entière autographe, était signée à l'encre pourpre. Elle resta longtemps le dernier message que le patriarche put envoyer à l'étranger. Il comptait alors beaucoup, d'après ses confidences au comte de C..., sur l'appui chrétien du roi d'Angleterre et du président Wilson. Un des Bishops de New-York avait envoyé des promesses de secours effectif... Un article du comte Pérovsy-Pétrovo dans le *Correspondant*, affirmait, le 10 août 1920, que les réfugiés russes étaient devenus en suite moins confiants.

Avant de se dissoudre, le *Sobor* vota encore, en septembre 1918, une motion de sympathie « pour les efforts sincères des vieux-catholiques et des anglicans, afin de s'unir à l'Eglise orthodoxe ».

Le prince Eugène Troubetzkoï, un des trois vice-présidents du concile, philosophe distingué et fervent chrétien, que nous avions plusieurs fois présenté aux lecteurs français dans les *Etudes* d'avant-guerre, parvint, en fin de septembre 1919, à faire passer de Moscou

(1) Seul mot, ajouté par le patriarche à la formule de Cantorbéry, avec une intention de précision, à ce qu'il paraît.

à Londres un article que le *Hibbert Journal* de janvier 1920 a publié. Ce fut longtemps l'unique document qui put instruire l'Occident sur la situation religieuse de la Russie après deux ans de régime bolchevik. L'auteur que le typhus terrassait trois mois plus tard en Crimée, décrivait le renouveau religieux dans les milieux intellectuels de Russie et l'ascendant croissant du patriarcat. A son avènement, Mgr Tykhon partageait au sujet de la France les jugements sévères que notre politique antireligieuse avait répandus à l'étranger. Il est probable que la haine particulière des soviets et de leurs chefs contre la France l'aura, depuis lors, aidé à reconnaître les vrais amis de la Russie chrétienne. Sa pensée, en 1919, se dirigeait encore surtout vers l'Angleterre.

En 1919, les évêques d'Odessa et d'Arkhangel implorèrent pour leurs ouailles l'intervention de la hiérarchie anglicane. Celle-ci devait solliciter Lloyd George, pour que les troupes anglaises ne fussent pas retirées. Correspondances et ambassades n'arrêtaient pas le retrait déjà commencé. Les promesses de M. Wilson n'aboutirent pas davantage. Ainsi disparaissaient tous les espoirs.

Le patriarche aurait-il alors envoyé cette Pastorale, qu'ont annoncée les radios bolcheviks ? Aurait-il prescrit la soumission aux pouvoirs établis ? C'est possible, puisque tant de Russes agissent comme s'il leur avait dit vraiment : « Evitez tout ce qui justifierait les soupçons des soviets dirigeants ; soumettez-vous à leurs ordres, en tout ce qui ne sera pas contraire à votre foi et à votre conscience. » Ce message est vraisemblable. Vraisemblable aussi, sa falsification par les soviets, comme le supposent beaucoup d'émigrés russes. Le patriarche proposait la pacification, elle lui fut refusée.

Dependant l'astre de l'anglicanisme s'éclipsait, pour un temps, dans le ciel de Russie.